d'Aragon, d'une richesse minérale extraordianire, et les sources du Peñon, qui sont aussi efficaces et qui possèdent les mêmes vertus que celles de Karlsbad, Vichy, Kissingen et Wiesbaden. Un établissement très confortablement installé a été construit au Peñon pour le traitement des malades. On se rend du centre de la ville au Peñon en meins d'une heuré et le prix du voyage coûte environ 0 fr. 30.

Outre ces établissements spéciaux pour le traitement de certaines affections, il est à Mexico plus de soixante autres établissements de bains. Il en est qui sont installés presque avec luxe et où l'on peut, ad libitum, prendre un bain turc, russe, de vapeur ou de barège. Les prix sont identiques à ceux que l'on paye en France.

EBBBBBBBBBBBBB

TROISIÈME PARTIE

CONCLUSIONS

Les notes qui précédent, puisées dans des documents officiels ou bien empruntées aux récits de consciencieux et véridiques narrateurs, prouvent l'état de culture intellectuelle de la société mexicaine, le libéralisme de ses institutions politiques, la sagesse de son gouvernement, la prospérité de ses finances, la somme considérable de progrès réalisés dans toutes les branches de l'activité humaine, la fertilité prodigieuse de son sol, la richesse de ses mines, la beauté de son climat, l'hospitalité de ses habitants et l'appui décidé que toutes les autorités accordent sans réserve à l'étranger laborieux et honnête.

Difficilement, croyons-nous, on rencontrerait dans toute autre contrée du globe autant d'éléments favorables et des conditions meilleures pour acquérir ce bien-être si difficile à se procurer dans l'ancien monde.

Nous ne saurions donc trop engager les colons sérieux à choisir le Mexique comme un champ fertile, qui assureà celui qui sait et qui veut travailler une moisson abondante. Si l'avenir paraît assuré à celui qui se met résolument au labeur, il faut cependant se garder de trop faciles illusions. Le succès d'une entreprise agricole ou industrielle au Mexique exige, en dehors des connaissances nécessaires, un capital initial, sans lequel on risque une cruelle déception. Le bon ouvrier, l'artisan habile dans son métier ou sa profession peuvent entreprendre le voyage du Mexique avec leur trousse d'outils ou d'instruments et quelques centaines de francs en poche, c'est-à-dire de quoi pouvoir vivre deux ou trois mois avant d'être embauchés par un patron. Sans repousser ce genre d'immigrants, il ne faut l'encourager que prudemment; on ne saurait, en effet, garantir du travail à tous les tailleurs, bottiers, patissiers, menuisiers, etc.,

si leur nombre dépassait les besoins de la consommation.

L'immigrant qui convient le mieux au Mexique, celui qui a le plus de chances de voir après quelques années sa peine largement récompensée, c'est celui qui, habitué au travail des champs ou bien doué d'une grande énergie et d'une ferme volonté, peut réunir un capital qui ne saurait être moindre que 20 000 francs, capital constitué par lui-même, ou bien avec le concours d'associés, et qui, après enquête consciencieuse, examen sur place, informations puisées à des sources autorisées, se rend acquéreur d'une terre dans la zone tempérée, et se met courageusement à planter du café, du coton, du tabac, du maïs, etc.

Parmi beaucoup d'autres, nous citerons ici l'exemple d'un Français, ingénieur des arts et métiers, qui, arrivé au Mexique il y a peu d'années avec 30 000 francs de capital, se mit en quête sans perte de temps de terrains propices à la culture du café.

Sur l'avis d'un vieux colon belge établi dans le riche État de Oaxaca, il se rendit acquéreur, dans cette fertile contrée, de 1500 hectares de bon terrain, au prix de 45 000 francs, où il planta du café, sema du maïs, cultiva le tabac, etc.

Moins de cinq années après, l'ingénieur devenu planteur encaissait un revenu de 35 000 francs, c'est-à-dire le double du capital engagé. L'année suivante, les cent mille pieds de café plantés produisaient davantage, et leur rendement montait à 55 000 francs. Les frais d'exploitation ne dépassant pas 30 000 francs, il lui restait un minimum de 20 000 francs comme bénéfice net.

Voilà un aperçu des résultats probables que donnera à un colon une propriété de 500 hectares de terre dans l'État de Oaxaca, ou bien dans tout autre État possédant les mêmes conditions de sol et de climat.

De ces 500 hectares, 50 sont employés pour les maisons d'habitation, hangars, magasins, étables, jardins, etc. Il reste 450 hectares pour la culture et, de ceux-ci, 100 sont réservés pour le maïs et 350 pour les plantations de café.

Dès la première année, on est assuré, à moins d'un cataclysme, d'une récolte de maïs d'une valeur moyenne de 4000 piastres.

A partir de la troisième année, les caféiers commenceront à produire, et cette première récolte permet d'amortir la plus grande partie des frais de première installation; des lors, les revenus augmenteront dans une progression telle que 350 hectares plantés en caféiers donnaient il y a cinq années 60 000 piastres de revenu à leur heureux propriétaire.

La baisse sur les prix du café a de beaucoup réduit ce revenu; mais, tel qu'il est encore, il est grandement rémunérateur.

Les meilleurs terrains pour les plantations de café se trouvent dans les États de Oaxaca, Veracruz, Michoacan, Colima sur le versant du Pacifique, Tabasco, Chiapas, etc. Il est prudent de visiter minutieusement les terrains que l'on prétend acheter, afin de s'assurer qu'ils sont d'une irrigation facile et que les moyens de transport sont suffisants.

La culture du tabac donne déjà de très bons résultats à nombre de cultivateurs de cette plante dont la consommation ne fait qu'augmenter. Le tabac, alors que la récolte peut se faire dans de bonnes conditions, a l'avantage, sur le café, le caoutchouc et le cacao, de donner des bénéfices dès la première année.

Le consul d'Angleterre à Veracruz a envoyé

il y a quelques mois, à son Gouvernement, un rapport très intéressant et rempli de nombreux renseignements au sujet de l'industrie du tabac au Mexique.

Ce rapport est daté de la fin de l'année dernière, mais les renseignements statistiques qu'il contient s'arrêtent à la fin de l'année économique de 1898. Le consul expose que, jusqu'à l'exercice 1897-1898, l'exportation du tabac mexicain est restée stationnaire, mais que, dès cette époque, une augmentation de plus de 100 0/0 s'est fait sentir, tant sur la quantité que sur la valeur du tabac en feuilles exporté. Toutefois il y eut une diminution assez sensible dans la quantité et dans la valeur du tabac manufacturé exporté.

Pendant l'année 1896-1897, l'exportation du tabac en feuilles avait été de 1 349 903 kilogrammes, pour la somme de 1 718 932 piastres (en monnaie mexicaine), et celle du tabac manufacturé de 1 001 859. En 1897, l'exportation du tabac en feuilles fut de 3 107 619 kilogrammes, valant, en pesos, 3 563 620. La quantité de tabac manufacturé exporté pendant la même période fut de 389 697 kilogrammes pour le prix de 528 146 piastres.

Les premiers documents recueillis par le consul correspondent à l'année économique de 1890, alors que l'exportation du tabac en feuilles s'élevait seulement à 627 800 kilogrammes pour 349 163 piastres, et celle du tabac manufacturé à 386 945 kilogrammes pour 599 169 piastres.

Le consul estime que, lorsqu'on pourra disposer de la quantité de bras nécessaire et de moyens adéquats pour la culture et la préparation de l'article, l'occasion sera favorable pour engager de nombreux capitaux dans ce commerce, parce que le tabac du Mexique est excellent et qu'il n'y a aucune raison pour qu'il n'arrive pas à occuper une des premières places sur les marchés du monde.

Pour être persuadé de l'exactitude de l'opinion émise par le consul d'Angleterre à la Veracruz, il suffira de déguster quelquesuns des bons cigares et des excellentes cigarettes qui figurent dans les vitrines du pavillon mexicain à l'Exposition de 1900.

La culture du tabac peut être faite avec profit dans nombre d'États de la Fédération; mais les feuilles les plus renommées se récoltent dans les cantons de Huimanguillo (État de Tabasco), Valle-Nacional, San-Andres Tuxtla (État de Veracruz), et dans le canton de Tepic sur le versant du Pacifique.

Dans tous ces districts, la main-d'œuvre est suffisante et l'on trouve des travailleurs à des prix très modérés. Les salaires varient selon les contrées : ainsi, alors que, dans l'État de Tabasco, ils sont au plus de 20 centavos (70 centimes), plus les rations habituelles de nourriture dont le coût ne dépasse guère 30 ou 40 centimes par jour, dans certains districts de l'État de Veracruz ils s'élèvent parfois jusqu'à une piastre, soit 2 fr. 50.

Les Américains du Nord, qui ont compris le grand avenir réservé aux Expositions agricoles et les bénéfices considérables que l'on est appelé à en retirer, ont déjà constitué des associations puissantes pour la culture du caoutchouc, du tabac, du café. Leur attention s'est surtout portée sur les États de Tabasco, de Chiapas, de Oaxaca et sur ceux que baignent les eaux de l'océan Pacifique, dont le développement deviendra très considérable aussitôt que les lignes ferrées en construction seront ouvertes au trafic sur tout leur parcours, mettant en relations rapides ces riches territoires avec le centre de la République et les ports d'embarque-

ment. Il serait à souhaiter qu'à l'exemple des Américains il se créât en Europe des syndicats disposant d'amples ressources pour acquérir et mettre en valeur les vastes étendues de terres fertiles qui demeurent improductives par suite du manque des ressources nécessaires à leur mise en valeur; ces grandes associations pourraient vendre ou louer partie de leur domaine à des colons laborieux, facilitant à ces derniers des avances en argent, en semences, en bétail et en outils.

Le cacao est une excellente culture, mais il lui faut un sol riche et un climat chaud. On récolte au Mexique des cacaos qui sont appréciés comme les meilleurs : ce sont ceux de Tabasco, de Chiapas et surtout ceux du district de Soconusco.

Une plantation de cacao est plus coûteuse à établir qu'une plantation de café, mais la récolte exige moins de main-d'œuvre et le prix de vente est de beaucoup supérieur. On cueille la fève trois fois par an. Un hectare peut donner 300 livres. Le prix de vente actuel est d'environ 35 piastres la carga de 60 livres. La récolte d'un hectare représente donc une valeur de 175 piastres, soit environ 440 francs.

Le caoutchouc, dont la consommation s'accroît très rapidement, par suite de ses applications chaque jour plus nombreuses, est une culture de très bon rapport, mais qui exige de grands soins et beaucoup de patience; car ce n'est guère avant la sixième année que l'on peut songer à recueillir la précieuse matière qui s'écoule des incisions faites au jeune arbre Il y a quelques années, les vastes forêts des États de Oaxaca, de Tabasco, de Veracruz abondaient en arbres à caoutchouc; mais l'exploitation en a été faite avec si peu de soin que la plupart ont péri et qu'il faut aujourd'hui faire des plantations, comme pour le café, et attendre, nous l'avons dit, six années au moins pour la première récolte. Mais, une fois cette période dépassée, la production augmente chaque année et les bénéfices suivent la même progression; bien soigné, l'arbre à caoutchouc peut durer vingt ans. Les meilleurs terrains pour la culture du caoutchouc se trouvent dans les États de Chiapas, Oaxaca, Tabasco, Veracruz, Michoacan, etc.

La vanille est aussi un très bon produit, celle du Mexique est renommée; il existe dans l'État de Veracruz une ancienne colonie fondée il y a plus d'un demi-siècle par un groupe d'émigrants français, la colonie de San-Rafael, dont la prospérité est très grande et qui tire de gros profits de la culture de la vanille. Cette colonie française au Mexique peut être citée comme un exemple à suivre.

L'exploitation forestière a fait la fortune de plusieurs générations industrielles qui faisaient l'exportation des bois de teinture et d'ébénisterie. Les immenses forêts des États qui bordent le golfe du Mexique donnaient en abondance les essences les plus précieuses, et la proximité des chantiers d'exploitation des ports d'embarquement rendait les transports peu onéreux. Il n'en n'est plus de même aujourd'hui; l'exploitation faite souvent d'une manière inconsidérée a fini par dépleupler les forêts, au moins dans leurs parties accessibles, des beaux spécimens de cèdres et d'acajous. L'exploitation des forêts doit remonter le cours des rivières à de grandes distances, éloignées même de 500 kilomètres de leur embouchure; on y trouve des arbres énormes et des essences les plus recherchées. Mais, pour entreprendre ce genre d'exploitation, il faut des capitaux assez considérables; il n'est donc que des individualités très riches, ou bien des associations,